

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

ON S'ABONNE

Au bureau, place du Marché-Noir, et chez MM. DUBOSSE, JAVAUD, GODFROY, et M^{lle} NIVERLET, libraires à Saumur.

— A PARIS, Office de Publicité Départementale (ISIDORE FONTAINE), rue de Trévise, 22, et à l'Agence des Feuilles Politiques, *Corresp. générale* (HAVAS), 5, rue J.-J. Rousseau

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis.

ABONNEMENTS.

Saumur, par la poste.
Un an... 18f. » 24f. «
Six mois... 10 » 15 «
Trois mois... 5 25 7 50

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, — acceptés, — ou continués, — sans indication de temps ou de termes seront comptés de droit pour une année. — Les annonces devront être remises au bureau du journal, la veille de sa publication.

CHRONIQUE POLITIQUE.

Berlin, mardi 27 juin.

« La *Correspondance prussienne* annonce que l'alliance austro-prussienne se trouve complétée par une déclaration d'accession des autres Etats allemands. » — Havas.

THÉÂTRE DE LA GUERRE.

On écrit de Vienne :

Le siège de Silistrie est levé, les Russes se retirent en masse. La retraite s'opère de tous les points de la Valachie, par Fokitchany et Birlat. L'entrée des troupes autrichiennes en Valachie est décidée : le comte de Cronini, avec une première division suivie d'une seconde, a l'ordre de se tenir prêt à descendre le Danube jusqu'à Giurgewo, et de Giurgewo il marchera sur Bukarest. On écrit à M. de Bruck de se mettre immédiatement en communication avec la Porte, pour s'entendre sur les combinaisons politiques et militaires qu'entraîne le mouvement militaire de l'armée autrichienne. Le colonel Halik part pour le quartier-général d'Omer-Pacha, et a l'ordre de s'aboucher avec les commandants des troupes françaises ou anglaises, pour combiner les opérations des trois corps d'armée.

(Moniteur.)

Vienne, mardi 27 juin.

« Le *Freiendblatt* donne des nouvelles de Bukarest, du 22. — A cette date les Russes avaient commencé l'évacuation de la Valachie. Le corps d'armée, commandé par le général Liprandi, était attendu, le 24, à Bukarest.

« Le quartier général du corps d'armée Luders avait été porté à Czernawoda. » — Havas.

On lit dans le *Times* :

« Nous avons reçu de notre correspondant de Vienne la dépêche suivante :

« Les Russes sont en pleine retraite sur la Moldavie. Ils se retirent aussi de la Dobrutscha. Une armée turque de 20,000 hommes va dégager Raszowa. Omer-Pacha marche sur le Danube avec toutes ses forces. La réponse officielle de la Russie à la sommation de l'Autriche n'est pas encore arrivée ;

mais on considère un refus d'évacuer comme inévitable. »

« Malte, 22 juin. — On a engagé trente bâtiments de transport pour porter des troupes de Tunis à Constantinople. Divers bâtiments partent demain avec des troupes. — La *Tribune*, ayant à bord 35 dragons sauvés du naufrage de l'*Europa*, est arrivée. »

On lit dans la *Gazette de Cronstad* :

« Lorsque le prince Paskiéwitsch arriva devant Silistrie, il envoya un parlementaire au commandant de la place, Sali-Pacha, et demanda une entrevue à cet officier turc. L'entrevue eut lieu en présence de deux attachés d'ambassade, l'un français et l'autre anglais. Le prince déclara au pacha qu'il avait reçu de l'empereur de Russie l'ordre de prendre Silistrie à tout prix, et que, par conséquent, il valait mieux traiter immédiatement de la reddition de la place que verser inutilement du sang. Au même moment, le prince regarda fixement le pacha et fit un mouvement imperceptible du doigt ; Sali-Pacha comprit parfaitement que cette reddition lui serait très-bien payée. Mais ce manège n'avait pas échappé aux attachés d'ambassade, qui avertirent immédiatement Omer-Pacha. Avant que les vingt-quatre heures fussent écoulées, un autre pacha était placé à la tête de la forteresse ; c'était Mussa-Pacha, qui déclara au prince Paskiéwitsch, dans une seconde entrevue, que si le feld-maréchal avait reçu l'ordre de prendre Silistrie à tout prix, lui, Mussa-Pacha, avait reçu celui de la défendre à tout prix. La négociation fut ainsi rompue. »

Le *Lloyd* de Vienne ajoute :

« Le général Schilders n'est pas tout à fait hors de danger. Il a été amputé à la partie supérieure de la cuisse et a éprouvé de grandes pertes de sang.

« On écrit de la frontière du Monténégro, le 19, que les incursions des Monténégrins ont cessé pour le moment. Le général Dervisch-Pacha est arrivé à Mostar avec plusieurs régiments réguliers. Le prince Danilo a promis d'employer toute son influence à détourner les Monténégrins d'actes hostiles aux Turcs, mais sans pouvoir assurer qu'il y réussirait. Il y a eu, le jour de la Pentecôte, une réunion de près de 3,000 personnes, à Podostroy,

dont deux tiers de femmes. Le prince Danilo a fait distribuer du pain et du vin, et fait une proclamation qui invite les Monténégrins à ne pas rompre la paix, et menace de peines très-sévères ceux qui commettraient des actes d'hostilité. »

Trieste, mardi 27 juin.

« Les nouvelles de Constantinople vont jusqu'au 19, la convention Austro-Turque, conclue le 14, porte que les Autrichiens occuperont les principautés jusqu'au rétablissement de la paix générale.

Une grande revue dans laquelle figuraient dix mille hommes de troupes françaises et douze pièces de canon, commandés par le prince Napoléon, a été passée, le 16, à Daoud-Pacha, en présence du Sultan.

Les nouvelles d'Athènes vont jusqu'au 23, des destitutions nouvelles avaient eu lieu ; cependant, le roi refusait celle de son secrétaire particulier. Le général Kalergi, ministre de la guerre, avait donné un banquet en l'honneur des officiers étrangers. »

Trieste, mardi soir 27 juin.

« Reschid-Pacha dirige encore les affaires diplomatiques du ministère des affaires étrangères en Turquie. Chekib-Effendi ne s'occupe que des affaires administratives de ce département.

« Les puissances occidentales faciliteront, dit-on, un prêt de 400 millions de piastres au Sultan.

« S. A. R. le prince de Cambridge est arrivé à Varna. » — Havas.

Le *Times* donne les nouvelles suivantes de la Baltique :

« Nous apprenons par des lettres dont les dates vont jusqu'au 16, que l'escadre volante de l'amiral Plumridge a rencontré, dans le golfe de Bothnie, des glaces et des bas-fonds qui ont endommagé les aubes des navires. Cette escadre a détruit, sur la côte de Finlande, 15 navires de 1,200 à 1,000 tonneaux et au moins pour 300,000 livres de goudrons, bois, suifs et salpêtres. Voici comment on rapporte l'accident de Gamla-Karleby :

« Le 7, le *Vultur*, de 6, et l'*Odin*, de 16, envoyés à Gamla-Karleby, à 64° 50' nord, mouillèrent à 5 milles de la ville. Leurs embarcations furent dé-

FEUILLETON

LE LÉGITIME.

(Suite.)

Marianne est un ange. Pourquoi chercher à renchérir sur ce mot qui dit tout, et qui exprime à lui seul, la perfection de ces êtres fortunés, doués par le Seigneur, dès le berceau, de ces vertus qui leur ouvrent les portes du ciel à l'heure suprême, doués aussi de ces charmes qui font la jeunesse éternelle et l'éternelle beauté des chastes élus ?

Marianne est entrée dans sa dix-septième année, âge adorable dans lequel tout est beau, tout est bon, tout est pur ! âge où la naïve candeur et les fraîches pensées, la prière charitable et le bonheur parfait, s'unissent pour faire épanouir sur des joues satinées les fleurs de l'âme encore tout embaumée du souffle de son créateur.

Le comte adore sa fille, car il retrouve en elle les traits chéris d'une compagne dont il porte le deuil depuis longtemps, car elle est son seul trésor, trésor inépuisable d'où il a constamment tiré toute gloire, tout amour et tout orgueil. Et cependant, ce père dont le cœur est si bien rempli, va mourir ! Il est penché sur ce gouffre, dont les profondeurs sont ténébreuses pour tous ceux qui n'ont pas la foi, dont les bords sont verdoyants et lumineux pour quiconque laisse après lui des amis, des regrets, des pleurs et des prières.

Le comte de Castro s'est donné lui-même la mort. Dans une partie de chasse, il a voulu franchir une haie ; la détente de son fusil, accrochée par une épine, a fait

partir le coup fatal : toute la charge s'est logée dans la poitrine du chasseur. Cet accident date de quelques années ; l'art a opéré un miracle en cicatrisant une plaie qui devait se rouvrir le jour où le malheureux blessé reconnaissait que son existence était plus que jamais devenue précieuse à sa fille.

Nous avons exposé ce que les romanciers appellent la situation ; maintenant nous allons entrer au vif dans le récit, laissant agir et parler les personnages qui se sont déjà légèrement dessinés.

Le comte Philippe de Castro est à demi-couché dans un grand fauteuil-Voltaire ; il est pâle, et porte souvent à sa bouche un mouchoir sur lequel ses lèvres déposent de petites taches de sang. Il sourit avec amertume à cet indice d'une catastrophe prochaine, et porte alternativement, avec une inquiétude plus touchante qu'effrayée, son regard un peu voilé, d'une glace à un portrait, image parfaite de Marianne.

Le comte est dans son cabinet, habitation coquette d'un homme amant des arts, des lettres et de la méditation. Une fenêtre, ouverte sur un parterre, laisse arriver jusqu'au mourant les tièdes émanations des fleurs, des champs, du feuillage, et le sourd murmure des eaux du Tarn, qui fuient avec mollesse les rives qu'elles ne caresseront plus. Quoique cette fenêtre soit ouverte, et malgré le ciel pur d'un beau jour de mai, le comte est près d'un feu assez vif. Ses poumons ont besoin d'air ; ses membres affaiblis ont froid. Un superbe chien terre-neuve, aux longues soies de jais, à l'œil indolent et rusé, est couché en sphinx sur un tapis, près de la che-

minée et aux pieds de son maître. C'est un ami, un vieil ami, le meilleur ami de la maison, peut-être ; son long museau est douillettement posé sur ses pattes frisées, ses oreilles tombent avec abandon ; il soulève de temps en temps le panache de sa queue d'ébène, et en frappe le parquet avec sensualité, lorsque par hasard le regard du comte s'est rencontré avec le sien.

Cet animal, si beau de formes et si bon de fidélité, semble s'être posté là pour garder son maître, pour protéger sa dernière heure, pour servir sa dernière volonté, pour gémir en poussant un hurlement funèbre à son dernier soupir.

Un pas léger se fit entendre dans une pièce voisine ; le terre-neuve leva la tête, écouta, puis il se recoucha et cligna des yeux. Marianne entra vive et légère comme la fauvette qui passe d'un vert gazon à la branche que courbe à peine le poids de son vol enjoué. Un sourire ineffable vint couronner les lèvres du comte. On eût dit que la charmante enfant, que l'ange du château avait, en se montrant, versé dans le sang appauvri de son père un baume, un philtre, une vie nouvelle, quelque chose enfin de son adorable printemps. Marianne tenait d'une main un énorme bouquet de fleurs choisies avec goût, avec art, et elle porta deux doigts effilés sur ses lèvres en jetant un regard caressant au terre-neuve comme pour lui recommander le silence. Le chien ne bougea pas ; il se contenta de fouetter deux ou trois fois le parquet du bout de sa queue, comme pour dire : « Vous pouvez entrer, je le permets, j'en suis bien aise. »

tachées sous le commandement de M. Charles Wise, premier lieutenant du *Vulture*, et fut surpris par un grand nombre de troupes régulières, armées de carabines et de canons, et si bien cachées derrière des tas de bois qu'on ne les voyait pas. Le *Vulture* a eu un homme tué et un blessé. Une embarcation, commandée par un contre-maître, M. Morphy, et qui avait à bord un canon de 21 et 27 hommes, est ou prise ou coulée. L'*Odin* a eu 3 officiers et 3 marins tués et 15 blessés. Ceux-ci étaient hors de danger au départ du courrier. »

On écrit de Hambourg, en date du 24 juin, à l'*Indépendance belge* :

« Les flottes combinées, comme je vous en ai prévenu par ma dépêche, ont quitté le 21, leur station de ralliement de Baroesund pour pénétrer plus avant dans le golfe de Finlande. Les deux amiraux ont laissé une forte division en observation devant Sweabord, et l'on croyait généralement qu'ils avaient l'intention de s'approcher de Cronstadt aussi près que possible. Par cette manœuvre, la réunion des deux divisions navales russes dans la Baltique ne peut plus s'accomplir.

» A aucune époque on n'a vu peut-être deux flottes aussi imposantes, aussi bien équipées et aussi abondamment pourvues de tous les matériaux nécessaires à la guerre. On peut admettre comme certain qu'il y a là plus de cinquante bâtiments de guerre, dont trente vaisseaux de haut bord, réunis dans une mer de peu d'étendue et de largeur. A de pareilles forces maritimes, armées de près de 3,000 canons, une longue résistance doit paraître impossible.

» Le 19, deux navires de guerre anglais sont venus visiter le port ouvert de Windau, dans la Baltique, en exigeant que les autorités locales leur livrassent tous les navires de commerce russes qu'ils supposaient s'y trouver. Dans l'après-dînée, huit chaloupes anglaises, pénétrèrent dans le port, dont elles s'éloignèrent ensuite sans avoir commis aucun acte d'hostilité, et après que les officiers eurent acquis la conviction qu'il ne se trouvait plus un seul navire marchand russe. On s'attend à ce que successivement tous les ports ouverts soient ainsi visités par la marine anglaise, et que comme à Libau, elle exige que tous les navires de commerce, et jusqu'aux plus petites embarcations russes, lui soient remis comme prises de guerre. »

INTÉRIEUR.

On lit dans le *Moniteur* :

M. le Ministre de l'intérieur a adressé à MM. les Préfets la circulaire suivante :

Paris, le 26 juin 1854.

Monsieur le Préfet, le décret qui m'appelle au ministère de l'intérieur n'implique dans la direction du pouvoir aucun de ces revirements si fréquents autrefois. Ne s'inspirant que des intérêts permanents du pays, l'Empereur n'a rien à changer dans sa politique : rassembler tout d'abord sur ses bases la société ébranlée, puis la maintenir dans une tranquillité profonde; assurer par une énergique impulsion, par une infatigable initiative, la réalisation

Le comte tournait le dos à sa fille; il feignit de se laisser surprendre par cette joyeuse visite, et demeura plongé dans son fauteuil, sans dire un mot, sans faire un geste. Marianne s'avança sur la pointe des pieds, se posa sur le dossier du fauteuil avec grâce; et un doux, un frais baiser glissa de sa bouche virginale sur les cheveux du comte qui, s'emparant de l'une des mains de la charmante enfant, tourna vers elle son front pâle qu'un rayon céleste venait d'éclairer.

— Enfin, te voilà, chère mignonne, tu es en retard de dix grosses minutes. — C'est vrai, mais aussi j'ai cueilli les fleurs que vous aimez, et il m'a fallu du temps pour compléter mon bouquet; savez-vous qu'elles deviennent rares, vos chères héliotropes; il n'y en a, ma foi, plus dans le jardin, plus du tout; j'ai ravagé les plates-bandes, et demain, si Dieu ne me vient en aide, je ne sais où je prendrai... — Demain! interrompit le comte en étouffant un léger soupir, je me passerai de fleurs.

Puis, comme s'il eût voulu ressaisir la pensée qui amassait déjà des nuages sur le front de Marianne, il ajouta en souriant :

— Ne te chagrine pas, chère belle, tu seras la première à m'interdire ce délicieux parfum lorsque tu sauras qu'il me fait mal.

Prompte comme l'éclair, Marianne se saisit du bouquet que le comte tenait appuyé sur ses lèvres, et elle le jeta dans l'un des coins du cabinet, avec un petit air boudeur et colère, qui ajoutait un charme de plus à toutes ses grâces.

de tout ce qui est beau, grand, utile; reconquérir dans les affaires de l'extérieur une influence dont tous les bons citoyens sont fiers et dont l'Europe se loue: telle est l'œuvre hardiment commencée au 2 décembre et continuée depuis aux applaudissements de la France et du monde. Dans cet immense travail de gouvernement, la tâche assignée au ministre de l'intérieur est grande, je compte sur tout votre zèle pour m'aider à la bien remplir.

Je vous demande dans l'expédition des affaires une rapidité soutenue. Toute affaire qui languit celle un intérêt qui souffre; il faut savoir, en supprimant les formalités superflues, accomplir promptement les formalités tutélaires. L'administration centrale vous donnera chaque jour, à ce sujet, exemple et encouragement.

Je vous demande aussi que, dans l'exercice du pouvoir qui vous est confié, l'intérêt public l'emporte toujours sur les sollicitations de l'intérêt personnel. L'administration doit accepter les lumières de tout le monde et ne subir l'influence de personne.

Je vous demande enfin de ne point oublier qu'il ne suffit pas de bien faire; il faut travailler sans relâche à faire mieux; qu'aucune idée utile, qu'aucune amélioration réalisable ne vous trouve indifférent ou distrait.

Nous servons un gouvernement que la France aime et respecte, parce qu'elle le sait actif, résolu, voulant le bien et ayant la force de le faire. Tâchons qu'on puisse dire de nous que nous l'avons efficacement secondé.

Recevez, Monsieur le Préfet, l'assurance de ma considération très-distinguée.

Le Ministre de l'intérieur, BILLAULT.

EXTÉRIEUR.

ANGLETERRE. — Londres, 27 juin. — Chambre des Lords. — Lord Aberdeen a déclaré que l'Angleterre ne pouvait plus négocier sur la base du *status quo ante bellum*. — Lord Clauricarde a critiqué le gouvernement et lord Aberdeen qu'il a appelé défenseur de l'absolutisme. C'est lord Parmeston, a-t-il ajouté, qui aurait dû être nommé ministre de la guerre. — Lord Beaumont ne considère pas comme satisfaisant le discours amendé de lord Aberdeen. Il craint qu'en négociant pour la paix on ne prenne conseil de l'Autriche. — Lord Aberdeen a nié qu'il eût entretenu aucune correspondance avec M. de Metternich. — Lord Brougham espère que les puissances occidentales ne se laisseront pas lier par ce que l'on pourrait faire à Vienne. On ne doit pas conclure la paix sans prendre des garanties contre les agressions de la Russie.

Chambre des Communes. — Lord J. Russell déclare qu'il n'est parvenu au gouvernement aucune information officielle annonçant que la Russie eût accédé aux demandes de l'Autriche et de la Prusse. Il confirme la nouvelle de la levée du siège de Silistrie. — Havas.

SÉNÉGAL. — Ainsi que l'annonçait le gouverneur du Sénégal dans un rapport qui a été inséré au *Mo-*

niteur du 30 mai, il lui restait, après la fondation de l'établissement de Podo et avant de rentrer à Saint-Louis, à infliger un châtement sévère aux populations du Dimar, province du Fonta, intermédiaire entre Podor et Daganan, et foyer d'hostilité contre notre libre domination sur les deux rives du fleuve.

Cette résolution a été vigoureusement accomplie, ainsi que l'annonce au ministre de la marine et des colonies le nouveau rapport de M. le capitaine de vaisseau Protet: les résultats sont décisifs. C'est désormais la force de l'autorité française qui fera la loi sur le cours du Sénégal.

Quelques jours après la destruction de Dialmath, la traite des gommés s'ouvrait par la suppression des coutumes jusqu'à présent payées aux Maures par les traitants, et M. le gouverneur signale cette innovation comme inaugurant l'ordre et la justice dans les escales; c'est un heureux achèvement vers la transformation du commerce et le développement de la puissance française dans les vastes régions que baignent les eaux du Sénégal.

(*Moniteur*.)

FAITS DIVERS.

Un géologue anglais, M. A. Tylor, en cherchant à calculer la quantité probable de matières solides portées annuellement à la mer, soit à l'état de suspension, soit à l'état de dissolution, par les fleuves et rivières, ou par d'autres agents, est arrivé à conclure que cette quantité de détritiques, en se répandant sur le fonds de la mer, est capable de déplacer assez d'eau pour causer un exaucement moyen du niveau de l'Océan de trois pouces anglais environ en dix mille ans. C'est un nombre dont il est bon de tenir compte et qui pourra servir quand il s'agira de considérations dans lesquelles intervient la question de changement de niveau de la mer et sa fixation dans les temps géologiques anciens. Le même géologue a encore calculé que la dénudation des détritiques sur les 1,000,000 milles carrés de l'Amérique du Nord, arrosés par le Mississippi, doit, si ce fleuve a toujours été autant chargé de détritiques qu'il l'est de nos jours, avoir abaissé le niveau de la surface de la contrée d'un pied anglais en neuf mille ans, et que le Gange produit le même effet dans son bassin hydrographique en mille sept cent quatre-vingt-onze ans. — Barrier.

(*Univers*.)

— Il est arrivé à la halle aux blés de Paris un échantillon de seigle nouveau, venant des environs de Marseille. Le grain en est superbe. Il est double de grosseur. — Havas.

— Un bien fâcheux accident est arrivé lundi, au bois de Boulogne, au prince Charles-Lucien Bonaparte, pendant qu'il se promenait à cheval en compagnie de son frère le prince Pierre-Napoléon et de la famille du prince Murat. Le cheval que montait un de ses amis ayant lancé une ruade, le prince a été atteint et a eu malheureusement la jambe gauche fracturée. Le prince, avec un courage admirable, est resté à cheval, et a voulu se faire conduire immédiatement à son hôtel, rue de Lille. Le docteur

— Mauvaise! dit le comte, rendez-moi mon bien. — Non pas!... Cela ne va donc pas mieux? Tu souffres plus qu'hier, je le vois... réponds, cher bon père; n'essaie pas de tromper ta petite Marianne, ta petite fille... Où as-tu mal? toujours là, n'est-ce pas? au cœur, à la poitrine... Encore du sang sur ton mouchoir! oh! ne me le cache pas ce mouchoir! je le veux, je l'ai vu... Tu as mal dormi, cette nuit, et cependant, tu m'avais rassurée en me renvoyant, hier au soir.

Marianne, en parlant ainsi, avec animation, s'était agenouillée devant son père; elle lui baisait les mains, tâta sa poitrine, et le couvrait, tout entier, de l'un de ces regards si doux, qu'ils devraient pouvoir rappeler à la vie les justes dont le Seigneur s'apprête à fermer les yeux.

Le comte sentit, au trouble de son cœur, qu'il ne pourrait bientôt plus retenir ses larmes; il fit un effort énergique, et répondit par un sourire suave et amer tout à la fois, à cette voix d'ange dont les accents l'avaient tant ému.

— Je ne vous quitterai pas d'aujourd'hui, reprit Marianne, je veux me mettre à vos pieds comme le pauvre Tom, comme votre fidèle compagnon; nous vous veillerons tous les deux. — Je te laisse parler sans t'interrompre, chère fillette, parce que ton inquiétude me prouve jusqu'à quel point tu m'aimes. Sois sans crainte, je ne me sens pas plus malade aujourd'hui qu'hier, je vais même beaucoup mieux, et si le parfum de tes fleurs m'est nuisible, c'est peut-être parce que mes forces ont augmenté, parce que j'ai recouvré un usage plus com-

plet de mes sens; ainsi rassure-toi. — Je ne vous crois pas... Oh! pardon de ce vilain mot; j'ai tant besoin de vous croire, au contraire. Avez-vous dit vrai? Vos forces reviennent-elles? Ma dernière offrande à la sainte Vierge m'aurait-elle porté bonheur? Ma dernière prière au bon Dieu, celle que j'ai dite avant d'entrer dans cette chambre aurait-elle été exaucée? — Oui, fillette, oui... tu pries donc souvent pour ton pauvre vieil ami? — Mon vieil ami! Est-ce de vous que vous parlez ainsi? Vous, plein de jeunesse et d'avenir. — Ah! mon enfant, les malades comme moi sont bien vieux... Allons, voilà que je te fais encore de la peine; c'est sans le vouloir cette fois, car je joue sur des mots, et lorsqu'on plaisante on ne souffre pas. Ainsi ne m'oublies pas dans tes prières? — Le soir, le matin, la nuit quand je m'éveille en sursaut, rêvant de vous; à toute heure du jour, c'est de mon père que je parle à Dieu. N'êtes-vous pas tout ce que j'aime en ce monde, et ma pensée va-t-elle jamais au-delà des vœux que je forme pour votre prochaine guérison? — Tu es adorable, ma chérie; approche ton beau front, là, plus près encore; souviens-toi toujours de ces baisers que je dépose sur tes cheveux, sur tes joues. Si grand que soit ton bonheur, dans ton riche avenir, il n'aura pas comblé mon ambition; ce que je voudrais pour toi, ma douce vertu, je ne pourrais le dire, car mes desirs sont insensés tant ils sont exigeants, mais ce que je voudrais pour moi, c'est le paradis là-haut, car je serais sur de t'y retrouver pour t'aimer, éternellement, sous les yeux du Seigneur que tu sers si noblement.

(*La suite au prochain numéro.*)

Pasquier, son médecin, accouru près du prince, a fait la réduction de la fracture avec l'habileté qu'on lui connaît. Tout fait espérer que cet accident n'aura pas de suites graves. — Havas.

— On sait que depuis la nomination d'une commission pour les antiquités chrétiennes, qui remonte à deux ans, les exhumations dans les catacombes de Rome, ces restes vénérables des premières époques chrétiennes, sont poussées avec une nouvelle ardeur, et M. de Rossi, connu dans toute l'Europe comme savant, s'est de nouveau distingué par sa direction intelligente des travaux de cette commission. Ayant acquis, par l'étude patiente des itinéraires du moyen-âge, la certitude que le centre des catacombes de Calixte, qui était le lieu de sépulture des évêques depuis le temps que les constructions d'Héliogabale les avaient chassés du sépulcre de saint Pierre, était dans le verger Amendola qui, plus tard, reçut le nom de Molinari, où il avait déjà découvert deux basiliques très-bien conservées, telles qu'on les trouve aux principales entrées des catacombes, et la découverte heureuse de la chapelle mortuaire du pape et martyr Cornélius avec son portrait et les inscriptions ayant confirmé la conviction de M. de Rossi. Sa Sainteté a acheté, l'an dernier, tous ces terrains, pour qu'une plus grande extension puisse être donnée aux fouilles. Par suite de ces travaux, on est arrivé, la semaine dernière (fin de mai), à un résultat très-heureux.

En partant du tombeau du pape Cornélius, on a pu pénétrer dans une galerie plus large que les voies ordinaires des Catacombes, bordées des deux côtés de chapelles funéraires tout à fait semblables à celles qui, dans les vieux itinéraires, sont indiquées comme formant le centre des catacombes de Calixte. La richesse des ornements en marbre et des colonnes qu'on retrouve rarement dans les catacombes, la découverte de nombreux fragments d'une inscription en vers latins, que le pape Damassus a fait placer sur les lieux, et dont le texte nous est transmis par les collections du moyen-âge, ne permettent plus de douter sur son identité.

En outre, on vient de découvrir des fragments des épitaphes des papes Antéros, Fabien, Lucius et Lutichien, tous du troisième siècle, et une chapelle dont les murs sont couverts de peintures représentant les portraits des martyrs qui y sont ensevelis. — Havas.

— Une bonne action n'est jamais perdue. Cet axiome qui remonte au berceau de la charité chrétienne trouve une nouvelle preuve dans l'anecdote suivante :

La semaine dernière, un vieil ecclésiastique du Forez se présentant au domicile de M. Alphonse Balleydier, lui dit :

« Monsieur, ancien soldat de l'Empire, je dois ma conversion et mon caractère de prêtre à un bon livre que la Providence, un jour, fit tomber sous ma main; vous venez de publier, sous le titre de *Veillées Militaires*, un livre destiné à faire beaucoup de bien; je viens vous prier de m'en céder un exemplaire au plus bas prix possible, car je ne suis qu'un pauvre curé de campagne, et j'ai pensé que vous pourriez me faire, en votre qualité d'auteur, des conditions meilleures qu'un libraire. Voulez-vous me donner un exemplaire pour cinquante sous ?

— Cela m'est impossible, répondit Alphonse Balleydier, vu que je ne puis faire concurrence aux libraires qui, l'apprenant, seraient en droit de se formaliser.

— Je vous en offre trois francs.
— Impossible, Monsieur le curé.
— Trois francs dix sous.
— Je ne le puis.

— Voulez-vous quatre francs ?
Fort contrarié du refus de notre compatriote, le bon curé allait se retirer lorsque M. Alphonse Balleydier lui dit :

« Je peux faire mieux sans blesser les susceptibilités des libraires, je peux vous offrir ce qu'il m'est défendu de vendre à un prix au-dessous du cours : je vous prie donc, Monsieur le Curé, d'accepter l'exemplaire que vous désirez; » et de sa main, le donateur écrivit sur la première page de son livre : *Hommage de l'auteur à M. le Curé de...*

Celui-ci, fort satisfait, se retira en disant :
« Le bon Dieu vous récompensera bientôt de votre bonne action; en attendant, ma première messe sera pour vous. »

Le même jour Alphonse Balleydier reçut une magnifique médaille d'or (première classe) du poids de 1,200 francs.

Nous avons vu ce témoignage flatteur de la satisfaction du roi de Naples qui saisit toutes les occasions pour prouver le prix qu'il attache aux bons livres et aux bonnes lectures. (*Union de l'Ouest.*)

DERNIÈRES NOUVELLES.

Le *Moniteur*, après avoir promulgué la loi portant fixation du budget de 1855, renouvelle l'assurance que les trois commandants des forces alliées sont entièrement d'accord, et que Omer-Pacha conserve la plénitude de ses pouvoirs, contrairement à ce qu'on avait dit.

La feuille officielle annonce, en outre, que par suite des nouveaux liens existant entre l'Autriche et la Turquie, celle-ci étend à la Serbie et à l'Herzégovine le droit d'intervention à l'Autriche. — Havas.

« Vienne, mardi 27 juin, au soir.

» Hermanstadt, 27 juin.

» Le général Schilder est mort.

» Le général Budberg désavoue l'évacuation de Bukarest. Toutefois les Russes se retirent avec grand empressement vers la Moldavie.

» Le nouvel emprunt fait à Vienne sera sanctionné par une publication prochaine. »

« Vienne, mercredi 28 juin.

» La réponse du Cabinet de Saint-Petersbourg à la sommation autrichienne afin d'évacuer les Principautés n'est pas encore arrivée à Vienne.

» Une dépêche télégraphique de Bukarest confirme la mort du général Schilder et la levée du siège de Silistrie.

» Les nouvelles de Bukarest vont jusqu'à la date du 24. La milice valaque a reçu l'ordre de suivre l'armée russe à Foschani.

» Achmet-Pacha a traversé Semlin le 27 juin, se rendant à Vienne avec des dépêches. »

« Londres, mercredi 28 juin.

» Dans la chambre des communes, M. Layard a retiré sa motion ayant pour objet de blâmer le discours de lord Aberdeen dans la chambre haute en réponse à lord Lyndhurst. »

La nouvelle, d'après laquelle les troupes russes qui se trouvaient sur la frontière de la Transylvanie, à l'extrémité des passages de la Tour-Rouge et de Tomos, se sont retirées avec celles du général Liprandi, est pleinement confirmée. Ces troupes ont dû se rendre, à marches forcées à Tergowist et ont été dirigées de là sur Foschany. Au départ du dernier courrier, il circulait diverses versions, à Jassy, sur le but de la concentration des troupes russes en Moldavie. Beaucoup de personnes n'y voient que l'évacuation des Principautés. Les Russes se retireraient, dit-on, dans la Bessarabie, afin de pouvoir se porter sur la Crimée, que l'on suppose être le but des opérations de l'armée anglo-française. — Havas.

Les troupes anglo-françaises sont seules en possession de Varna, depuis le 12 juin. La garnison turque s'est retirée sur Schumla. On dit que, le 11, une patrouille russe de 60 hommes a péri tout entière dans un marais entre Silistrie et Bayardchik. — Havas.

BOURSE DU 27 JUIN.

4 1/2 p. 0/0 sans changement. — Fermé à 98 10.

5 p. 0/0 hausse 43 cent. — Fermé à 75 43

BOURSE DU 28 JUIN.

4 1/2 p. 0/0 baisse 10 cent. — Fermé à 98.

5 p. 0/0 baisse 30 cent. — Fermé à 72 95.

ALIMENTATION DE L'ENFANCE.

SEMOLLE ET CHOCOLAT DE M. MOURIÈS, suffisamment riches en principe nutritif des os.

L'approbation de l'Académie accordée sur le rapport de M. BOUCHARDAT, professeur d'hygiène à la Faculté de médecine de Paris, et la médaille d'encouragement décernée à l'auteur par l'Institut de France (concours des prix Montyon), pour ses travaux sur l'alimentation de l'enfance, ne laissent aucun doute sur l'importance de la découverte de M. MOURIÈS.

AVANTAGES DE CETTE ALIMENTATION.

Chez les enfants, pendant le sevrage, cette nourriture peut prévenir les accidents nombreux et les chances de mort qui sont occasionnés par le développement des os et des dents.

Chez les enfants, après le sevrage, jusqu'à la fin de la croissance, elle empêche l'affaiblissement du système osseux et conséquemment une des causes les plus directes du rachitisme, des diarrhées, des vices de constitution, des difformités de la taille, etc.

Chez les nourrices, elle améliore le lait en lui fournissant la quantité de nourriture des os dont le nourrisson a besoin pour grandir.

Chez les femmes enceintes, elle prévient les indispositions et les fausses couches nombreuses qui ont pour cause le défaut de principe sans lequel l'enfant ne peut pas se former.

A PARIS, rue Saint-Honoré, 154.

En province et à l'étranger, chez les principaux marchands de pâtes alimentaires ou de chocolat.

Dépôt à Angers, chez M. CLOR aîné, marchand de comestibles. (1491)

Nous avons entre les mains les deux premiers volumes des *Oeuvres de l'Empereur Napoléon III*. Cette publication est un véritable événement politique, car, en permettant d'étudier dans les secrets intimes de sa pensée le Prince que la France a placé à sa tête, elle fait connaître les mobiles qui ont inspiré ses actes et apprécié par là même, sous toutes ses faces, les merveilleuses prérogatives de son génie. Jamais les œuvres d'un souverain n'ont été publiées de son vivant; il n'appartenait qu'à Napoléon III de se livrer ainsi au jugement de ses contemporains; ce jugement, nous en sommes sûrs, ne lui sera pas moins glorieux que celui de la postérité.

L'édition des *Oeuvres* de Napoléon III que nous annonçons aujourd'hui à nos lecteurs est une merveille de typographie, un nouveau chef-d'œuvre de l'art français; elle est de plus consciencieusement faite, très-complète et publiée avec l'assentiment de Sa Majesté, qui a daigné témoigner à l'éditeur sa satisfaction toute particulière pour les soins intelligents qu'il a apportés à cette publication.

Du reste, nous ne saurions mieux faire, pour en donner une juste idée, que de reproduire intégralement le prospectus publié par l'éditeur.

(Voir aux annonces.)

PLUS DE CHEVEUX BLANCS! L'Eau indienne, la seule véritable, teint à la minute, en toute nuance et pour toujours les cheveux et la barbe.—L'ÉPILATOIRE INDIEN enlève en un instant et sans retour les poils et le duvet de la peau. Chaque article garanti 6 fr. Dépôt à Saumur, chez M. AVRILLON, marchand, rue d'Orléans. (214)

Aujourd'hui qu'on attache, avec raison, plus de prix que jamais aux dents et en général à l'hygiène de la bouche, il est urgent de faire connaître au public tous les moyens dangereux qu'emploient une foule de charlatans, pour guérir les personnes qui veulent bien se confier à eux. N'est-il pas en effet déplorable de voir avec quelle confiance un grand nombre de personnes livrent leur bouche à des gens inhabiles, et comme le dit fort sagement le savant M. Piault, dans l'ouvrage qu'il vient de faire paraître, cet art précieux est, aujourd'hui, exploité par le plus grand nombre, par des routiniers sans aucune éducation, ni aucune connaissance médicale, tandis que l'on ne devrait se confier, pour les soins de la bouche, qu'à des praticiens instruits, expérimentés. Il est vraiment pénible de voir journellement des gens qui se disent chirurgiens-dentistes, et qui n'ont aucun titre qui puisse leur donner droit à la confiance du public, exploiter avec une audace surprenante la bonne foi du public. Encore, si tous ces dentistes improvisés se bornaient à vendre leurs drogues, passe encore, mais ils ne s'arrêtent pas en si beau chemin; non-seulement ils tirent les dents, mais ils se chargent de poser des pièces artificielles, ce qui constitue proprement dit la mécanique dentaire, la branche de l'art du dentiste la plus importante, la plus susceptible, et cependant, nous le disons à regret, celle qui est aussi peu connue qu'elle est généralement exercée. Aussi ferons-nous observer que c'est une erreur bien grossière, de supposer que le remplacement de nos dents soit une chose si facile, et que tous ceux qui exercent l'*Odontotechnie* le fassent avec intelligence. Cette opération présente, au contraire, de grandes difficultés et exige, pour être bien faite, beaucoup d'adresse et de patience. Aujourd'hui, il n'est pas rare de rencontrer des dentistes, n'ayant aucune notion de la prothèse et de l'orthopédie dentaire, qui se contentent de prendre une empreinte et de confier leurs pièces à des ouvriers salariés.

L'art du dentiste ne sera jamais exercé avec un résultat plus positif et avec plus de succès que par le dentiste qui sera tout à la fois médecin-dentiste et mécanicien, car quelques soins qu'on mette à prendre le modèle de l'emplacement d'une dent, quelque attention qu'on apporte à bien saisir la forme, ce qu'en style d'art on appelle le mouvement, la physionomie, s'il est permis de parler ainsi, que doit prendre la pièce artificielle destinée à occuper cet emplacement, il est impossible de tout transmettre et surtout le véritable engrenage des dents, ou plutôt l'articulation des deux mâchoires. Ceux qui travaillent eux-mêmes ont déjà bien de la peine à se rappeler les nombreux détails que comporte une pièce simple, à plus forte raison une pièce composée; comment voudrait-on alors qu'un ouvrier, quelque adroit et perspicace qu'il fût, se fit une idée juste de ce qu'il entreprend, sans avoir pu juger par lui-même du caractère que l'œil saisit plus vite et plus sûrement que la parole ne peut le transmettre? Il est donc de première nécessité que le dentiste soit à même de confectionner lui-même ses pièces, et nous disons qu'il est impossible qu'on construise un dentier complet qui s'adapte, s'a-

juste parfaitement aux sinuosités des gencives et aux diverses particularités de la bouche qu'on veut garnir, si l'on ne joint aux connaissances du mécanicien celle du médecin, et surtout l'habitude de ces sortes d'ouvrages.

Aussi, combien voit-on de personnes être obligées de venir trouver un praticien vraiment dentiste, pour tâcher de remédier à des pièces mal faites et qui avaient occasionné des dégâts dans la bouche, et souvent la perte des autres dents. Voilà ce que, tous les jours, présentent des opérations

faites par un dentiste inhabile qui ne s'inquiète pas si ces mêmes dents remplissent toutes les conditions désirables.

Le dentiste consciencieux doit avoir en vue: 1° de fournir un organe qui exécute parfaitement les fonctions de celui dont il tient la place, pour la mastication, pour l'articulation de la voix, pour l'harmonie de la figure; 2° il faut que les dents artificielles imitent exactement la nature, par leur forme, leur couleur et par leur position, et pour dernière condition il faut que la durée et la solidité

en soient telles, qu'elles mettent le moins possible la personne dans la nécessité de recourir au dentiste; c'est sous ce triple rapport que M. Pault a rendu, sans aucun doute, l'exécution des dents artificielles, tout-à-fait appropriées aux besoins de la bouche, et d'une pose tout-à-fait rationnelle. A tous ces avantages qu'a gagnés l'humanité, il faut ajouter l'absence de la douleur et une restauration telle qu'on n'en saurait espérer de plus complète. (340)

P. GODET, propriétaire-gérant.

PAPIER-ENVELOPPE

BISCARRE

Pour lettres-correspondantes sur tous formats, breveté s. g. d. g.

Chaque feuille, quelle que soit sa dimension, porte son enveloppe, qui garantit toute indiscretion, sécurité des effets de commerce et laisse la date et le timbre-poste attachés à la lettre.

Se vend EN GROS et EN DÉTAIL à la Librairie de JULES GODFROY, imprimeur à Saumur, Grand Rue, 4.

A VENDRE

PAR ADJUDICATION,

En totalité ou par parties,

En la maison ci-après désignée, par le ministère de M^e DUTERMÉ, notaire à Saumur,

Le dimanche 9 juillet 1854, à midi,

UNE PROPRIÉTÉ, dépendant de la succession de M. Chambon, située à Chacé, consistant en maison d'habitation, cours, caves, pressoir, jardin, terre, vigne; le tout entouré de murs, contenant 74 ares 80 centiares.

S'adresser à M^e DUTERMÉ, notaire à Saumur. (341)

M. DIXMIER, huissier à Saumur, demande un CLERC. (278)

A LOUER

Pour la Saint-Jean prochaine,

UNE MAISON

Sise rue Basse-Saint-Pierre, et adossée à l'Eglise.

Occupée autrefois par M^{me} Bedane.

S'adresser à M. le CURÉ de St-Pierre.

MAISON AVEC BOUTIQUE

Située rue de Tonnelle, près la place de l'Hôtel-de-Ville,

A VENDRE

OU A LOUER POUR LA St-JEAN.

S'adresser à M. LEROY, rue du Petit-Maure, ou à M. BEAUDOUX-LEROY, rue Saint-Jean. (190)

A LOUER

Présentement

MAISON, fraîchement décorée,

Située rue Basse-St-Pierre, à Saumur.

S'adresser à M. BAUDRY, receveur municipal. (327)

Saumur, P. GODET, imprimeur de la Sous-Préfecture et de la Mairie.

CHANGEMENT de Domicile. L'ÉTUDE de M^e DION, notaire à Saumur, est transportée dans la rue d'Orléans, 79, en face du magasin de M. Bedane, carrossier.

LE MAGASIN DE LIBRAIRIE ET PAPETERIE DE M^{me} H. NIVERLET. Est transféré rue Saint-Jean, n^o 58, près le café Veron. OBJETS D'ART, GRAVURES, FANTAISIE, PAPETERIE DE LUXE AU PREMIER. L'entrée est par le magasin ou par le corridor. (332)

ALMANACH-BOTTIN

DU COMMERCE

58^e ANNÉE. De Paris, des Départements de la France 12 f. broché 14 f. relié.

ET DES PRINCIPALES VILLES DU MONDE,

Bue Coquillière, n^o 14, à Paris.

Les nouveaux Editeurs de l'ALMANACH-BOTTIN, désirant apporter à cette publication les changements et améliorations que le temps et les progrès des affaires ont rendu et rendent de jour en jour plus nécessaires, font appel à leurs souscripteurs, ainsi qu'à tous les négociants, industriels, fabricants et hommes d'affaires, et les invitent à leur transmettre tous les documents, notes ou renseignements qui peuvent concourir à donner à cet utile et important ouvrage toute l'exactitude et la perfection possibles.

Les notes, renseignements, souscriptions, etc., doivent être adressés franco avant le 1^{er} octobre prochain, à Paris, au bureau de l'Administration, rue Coquillière, 14, ou au bureau du journal l'Écho Saumurois.

Il ne sera tenu compte que des renseignements signés et d'une origine certaine.

TROISIÈME ANNÉE.

LA PRESSE LITTÉRAIRE,

ÉCHO DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS,

BUREAUX A PARIS, RUE SAINTE-ANNE, 55.

La Presse Littéraire paraît les 5, 15 et 25 de chaque mois, par livraisons de 32 pages grand in-8^o à 2 colonnes et contenant la matière d'un volume in-8^o. Chaque année forme deux magnifiques volumes de 36 feuilles chacun, avec titre et table des matières.

Histoire, Romans, Nouvelles, Voyages, Esquisses de mœurs, Etudes biographiques, Critique littéraire, Traductions, Poésie, Revue des Théâtres et des Arts, Bulletin scientifique, Modes, Variétés: tel est le cadre de ce recueil, le plus étendu et le plus complet des journaux littéraires.

Tous les articles publiés dans le Bulletin de la Société des Gens de Lettres sont reproduits par la Presse Littéraire, qui, par un traité spécial, a le droit de reproduire les œuvres de tous les membres de cette Société.

Parmi les auteurs qui ont enrichi déjà les colonnes de la Presse Littéraire de leur collaboration, on compte MM. LAMARTINE, VILLEMARIN, SAINT-MARC GIRARDIN, SAINTE-BEUVE, Alexandre DUMAS père et fils, MÉRY, J. JANIN, P. MÉRIMÉE, Alphonse KARR, Jules SANDEAU, Amédée ACHARD, Auguste BARBIER, Eugène GUINOT, Charles NISARD, Léon GOZLAN, Marie AYGARD, Charles DICRENS, A. POE, A. DE PONTMARTIN, Ch. ROMÉY, Th. GAUTIER, Albéric SECOND, L. LURINE, Alphonse de CALONNE, Philibert AUDEBRAND, Georges BELL, etc.

A partir du 5 juillet la Presse Littéraire publiera le Corps franc des Rifles, roman américain du capitaine MAYNE-REID, dont les Chasseurs de Chevelures ont obtenu un si grand succès.

Prix de l'Abonnement: UN AN 15 fr.; SIX MOIS, 8 fr.

ÉTRANGER, surtaxe en sus.

La Presse Littéraire vient de terminer la publication du Volontaire, roman en deux volumes de M. Paul FÉVAL. Ce roman sera envoyé gratis à toute personne qui prendra un abonnement de six mois.

PRIMES DONNÉES AUX ABONNÉS D'UN AN.

CINQ ROMANS seront envoyés franco et gratis, à toute personne qui souscrira un abonnement d'une année à la Presse Littéraire d'ici au 31 juillet prochain, délai de rigueur. Ces romans sont: **la Case de l'Oncle Tom**, traduction complète de MM. Ch. ROMÉY et A. ROLET, **Bérençère**, par M. Alphonse de CALONNE; **la Fiancée de Grenade**, roman historique par M. F. AMÉRO; **les Mystères d'un régiment**, par M^{me} Celina RAVIER, et **Volontaire**, roman en deux volumes, par M. Paul FÉVAL. Ces primes pourront être remplacées, mais jusqu'au 31 juillet seulement, par les 6 premiers mois de 1854, de la Presse Littéraire (du 1^{er} janvier au 30 juin), formant un beau volume de 36 feuilles, contenant la matière de près de 20 volumes in-8^o. Ce volume sera délivré au bureau du journal. Pour le recevoir franco par la poste, l'abonné devra ajouter 1 fr. 50 c. au prix de l'abonnement et envoyer un mandat de 16 fr. 50 c.

On s'abonne en adressant un mandat sur la poste, franco, à M. LABORDE, directeur de la Presse Littéraire, rue Sainte-Anne, 55; les directeurs de poste et les messageries se chargent aussi de faire les abonnements sans augmentation de prix.

OEUVRES DE L'EMPEREUR NAPOLEON III

Cette publication est unique dans l'histoire littéraire. C'est la première fois qu'un peuple est appelé à apprécier, en même temps dans la personne du Prince qui le gouverne l'homme d'action et l'écrivain.

Riches de pensées fortes et profondes, les Œuvres de Napoléon III s'adressent à toutes les intelligences: aux fonctionnaires publics comme aux gens du monde, aux magistrats comme à l'armée, aux hommes qui croient à l'avenir comme à ceux qui n'ont foi qu'au passé.

Elles ont leur place marquée dans toutes les communes de France, dans toutes les Mairies. Partout où se trouve le buste de l'Empereur doivent aussi se trouver ses écrits. Les 8 millions d'électeurs qui l'ont porté au trône les consulteront, et, en y puisant une connaissance plus intime de son génie, ils s'applaudiront une fois de plus de lui avoir donné leurs suffrages.

Les Œuvres de Napoléon III formeront 4 volumes impérial in-8, magnifiquement imprimés sur papier vélin.

Une Souscription est ouverte pour recueillir les noms des personnes qui voudront prendre part à cette nouvelle manifestation populaire, qui ne sera pas un des moindres titres de gloire de Napoléon III.

Le prix de Souscription est de 40 francs, ou 50 francs franco, pour les 4 volumes.

Les deux premiers volumes sont en vente, les deux derniers paraîtront dans le courant de juin.

Un grand nombre de Souscripteurs ayant insisté sur la convenance de publier les noms des personnes qui auront contribué à élever ce monument impérial, il sera joint à l'ouvrage une liste des Souscripteurs, qui désireront y voir leurs noms.

Les Souscriptions devront être envoyées avant le 1^{er} juin prochain, époque à laquelle la liste sera irrévocablement close, et le prix de l'ouvrage porté à 48 francs ou 58 francs franco.

Toute demande de Souscription devra être envoyée directement à l'éditeur et être accompagnée d'un mandat sur la poste de 20 francs, montant des deux premiers volumes, à l'ordre de M. Amyot, éditeur, 8, rue de la Paix, à Paris.

MM. les Souscripteurs qui enverront un mandat sur la poste de 40 francs, montant de l'ouvrage entier recevront 4 volumes franc de port dans tout le parcours des messageries impériales.

La liste des Souscripteurs, qui comprend déjà nos plus hautes notabilités administratives, judiciaires, diplomatiques, financières et industrielles, paraîtra avec le dernier volume. En conséquence, MM. les Souscripteurs qui désirent y voir figurer leurs noms, sont priés d'en prévenir l'éditeur, directement, en lui envoyant leurs demandes de Souscription.

MODÈLE DE SOUSCRIPTION.

Je soussigné..... demeurant à..... déclare souscrire à..... exemplaire des Œuvres de Napoléon III, 4 volumes impérial in-8.

La date

La Signature du Souscripteur.